
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

JAKUTA ALIKAVAZOVIĆ



BIOGRAPHIE :

Jakuta Alikavazovic est née en 1979 à Paris. Ancienne élève de l'École normale supérieure de Cachan, elle a séjourné aux États-Unis, en Écosse et en Italie. Elle a participé au projet "5 mn avant l'aube", performance réalisée au jardin des Doms pendant l'édition 2006 du festival d'Avignon. Ses livres sont publiés principalement aux éditions de l'Olivier.

Son premier livre, un recueil de nouvelles intitulé *Histoires contre nature*, obtient en 2007 la Bourse écrivain de la Fondation Lagardère. La même année elle publie *Corps volatils*, couronné par le prix Goncourt du Premier Roman en 2008. Elle reçoit en 2012 la mention spéciale du prix Wepler pour *La Blonde et le Bunker*. Elle écrit par ailleurs des livres pour la jeunesse publiés à l'École des loisirs.

BIBLIOSIAPHIE SÉLECTIVE :

ROMANS :

- *Corps volatils*, Éditions de l'Olivier, 2007
- *Le Londres-Louxor*, Éditions de l'Olivier, 2010
- *La Blonde et le Bunker*, Éditions de l'Olivier, 2012
- *L'avancée de la nuit*, Éditions de l'Olivier, parution Août 2017

NOUVELLES :

- *Histoires contre nature*, Éditions de l'Olivier, 2006
- *Romeo y Julieta (un cratère)*, Éditions de l'atelier In8, 2008

JEUNESSE :

- *Holmes et moi*, L'École des loisirs, 2004
- *Leçon d'équilibrisme n°1*, L'École des loisirs, 2004
- *Irina vs Irina*, L'École des loisirs, 2012

PRÉSENTATION SÉLECTIVE DES LIVRES :

- *Holmes et moi*, L'École des loisirs, 2004

Présentation de l'ouvrage :



Armand, quinze ans, sèche parfois le lycée pour aller acheter avec Holmes des perruques stylées et des bonbons au coquelicot, ou simplement pour fuir les autres, leurs bandes et leurs contrebandes.

Les autres croient que Holmes est la riche maîtresse d'Armand, parce qu'elle est très belle et qu'elle vient le chercher au volant de sa Porsche. Mais non.

Ils sont neveu et tante, et Holmes est la tutrice légale d'Armand depuis la disparition de ses parents. Une tutrice du genre cool, qui travaille pour un journal pop-rock tendance et qui s'est contentée de dire qu'elle n'aimait " *ni l'adolescence, ni la médiocrité* ".

Armand non plus, d'ailleurs. Il a mieux à faire. Conseiller Holmes dans les préparatifs de son prochain voyage, un mystérieux voyage. Et dans l'organisation de son casting d'époux, d'hypothétique époux. Depuis un mois, Armand tient un carnet qu'il appelle " *le cahier d'Holmes et moi* ".

Un jour, Théa de Kilmaine, une fille du lycée, l'invite chez elle. Se laisse embrasser. Ce qui trouble Armand. Puis se débrouille pour lui voler son cahier.

Armand serait prêt à beaucoup pardonner à Théa. Mais pas ça.

Extraits de presse :

. *L'avis de Ricochet*

Armand, 15 ans, n'est pas un adolescent comme les autres. Orphelin, il a été recueilli par sa tante Holmes, une belle blonde platine, avec qui il entretient des rapports ambigus. Mais Holmes a aussi un secret : elle est gravement malade.

L'adolescent entreprend d'écrire dans un carnet cette relation faite de fragilité, de liberté et de jouissance de la vie. Avant le « grand voyage », les deux personnages s'associent pour trouver un mari à Holmes, aux revenus confortables, qui pourra veiller sur Armand. Armand n'est pourtant pas pressé d'envisager cette rupture.

À l'école, le garçon est attiré par Théa de Kilmaine. La jeune fille entreprend d'inviter Armand chez elle et se laisse embrasser. Un amour naissant semble remplacer l'autre, même si Théa paraît déjà tout connaître de la vie du jeune garçon ...

. Article publié dans *Le Figaro*, 8 Novembre 2007, Astrid Eliard

Armand écrit une sorte de journal intitulé "Holmes et moi", il y consigne ses secrets, ses pensées le tout en une sorte de pêle-mêle. Ses désirs les plus secrets, certaines pensées inavouables, sa relation avec Holmes. Peu à peu, on en apprend d'avantage sur son histoire familiale, le voyage de Holmes et bien sûr ses sentiments pour Théa. Alors quand le beau monsieur Juliette, professeur d'anglais suppléant, lui confisque, c'est la panique. Armand est prêt à tout pour le récupérer. Quitte à " *vendre son âme au diable* " ou bien à Louise (ce qui revient à la même chose) ...

La vie d'Armand est complexe, son âme torturée, la vie ne l'a pas épargné ... Qui pour le surprendre ? Pour prendre soin de lui ? Quel sera son avenir ?

- *Histoires contre nature*, Éditions de l'Olivier, 2006

Présentation de l'ouvrage :



Simon, Laurent, Salomé, Edgar, Rachel, tous ces personnages semblent avoir trouvé leur maître en Violette. Amatrice de chapeaux insensés, d'animaux bizarres, de palais italiens et de tir à la carabine, cette jeune femme énigmatique a le don de les aimer.

Pour lui plaire, ils consentent à vivre des aventures insolites : une partie de tennis jouée avec une balle invisible, un vol d'oiseau dans un musée d'histoire naturelle, la reconstitution d'un squelette de centaure ... Et l'on se demande d'où Violette tire son pouvoir ...

À moins que ce ne soit celui de l'auteur : sa virtuosité rare transforme chaque nouvelle en pièce d'une mosaïque captivante. On lit ces *Histoires contre nature* comme un roman.

Extraits de presse :

. Article publié dans le blog *Petites lectures entre amis*, 4 Mars 2011

Un premier recueil tout en folie

[...] *Histoires contre nature* est un recueil de nouvelles réunissant différents personnages. Les nouvelles, outre leur tonalité décalée, sont unies par un personnage extrêmement mystérieux : Violette. Elle est présente dans toutes les nouvelles et répand une ombre pesante sur tous les personnages. Pourtant, elle est là, frivole, belle, irrésistible.

Son danger vient-il de l'attirance qu'elle exerce sur plusieurs hommes (Edgar, Simon, Martin et même Laurent) ? Ou autre chose, de plus profond, de plus insaisissable ? Bien que les autres personnages, protagonistes d'une nouvelle, ne manquent pas d'épaisseur, c'est Violette, présente partout, qui va instaurer une ambiance lourde et anxieuse tout au long des nouvelles.

Articulées autour de son personnage, c'est finalement une histoire non chronologique et fragmentaire que construit Jakuta Alikavazovic. Si chaque nouvelle a son intrigue propre, la secondaire affiche un fil d'Ariane entre elles toutes, et celle-ci est dessinée par Violette.

Il y a de l'absurde derrière les actions de nos personnages. On ne comprend pas, du moins pas sans interpréter. Des objets prennent une place étrange. Les choses

elles-mêmes sont extravagantes. Que vient faire un sagra-lucifer dans l'affaire ? Et d'ailleurs, qu'est-ce-qu'un sagra-lucifer ? Et pourquoi le manger ? Et cette dent coupée en deux ? Pourquoi cette soudaine tentation kleptomane d'Edgar ?

Les sentiments à l'égard des autres personnages, et notamment Violette, évoluent sans cesse. Pourtant, ils nous parlent beaucoup. On devine derrière eux des sentiments humains complexes, comme par exemple le refus d'accepter la mort d'un être cher, la tristesse de ne plus être aimé, l'attirance incompréhensible pour un étranger, la peur de l'adultère de la part de l'être aimé, la douleur du sentiment d'abandon ...

L'écriture est quant à elle un rêve plein de rebondissements : on rencontrera des comparaisons audacieuses, des associations imprévisibles et d'une manière générale des images étourdissantes.

À la fois œuvre littéraire entre recueil de nouvelles et roman, vision des caractères humains et absurde, Jakuta Alokavazovic signe ici un recueil prometteur dévoilant un univers totalement déjanté mais nécessitant un grand talent d'écriture pour être retranscrit. C'est fou, tout simplement.

-
- *Corps volatils*, Éditions de l'Olivier, 2007

Présentation de l'ouvrage :



Détachés du monde qui les entoure, Colin et Estella semblent vivre sous l'emprise des fragments perdus de leur enfance. Dans un Paris assombri par une pluie noire et apocalyptique, ils se frôlent ou s'évitent. Tandis que Colin se livre à un trafic de narcotiques, Estella mène un inquiétant jeu de piste autour de son père disparu, John Volstead.

Auteur d'une œuvre mythique, *Les Narcissiques anonymes*, Volstead passait ses journées à déambuler en peignoir blanc dans le sous-sol de sa maison tapissée de livres.

Comme, avant eux, André Breton, Gérard de Nerval ou Villiers de l'Isle Adam, les deux jeunes gens dérivent dans un monde nocturne peuplé de signes que le destin semble leur adresser.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Figaro*, 8 Novembre 2007, Astrid Eliard

Une pluie noire s'abat sur Paris quand Estella et Colin se retrouvent, après quinze ans d'absence, dans un hôpital. Adolescents, ils ont enflammé tout un tas de choses, tenté de s'enterrer vivants, bref, ils étaient « *des camarades de jeu inestimables* ».

Après, Estella et Colin ont grandi de travers. Le premier, étudiant et cracheur de feu, se livre à un trafic de psychotropes avec son ami Quentin. La seconde, obsédée par le suicide de son père, le célèbre écrivain John Volstead, est à la recherche d'un roman qu'il aurait laissé avant de mourir. Elle entraîne Colin dans sa quête, qui s'avère une succession de jeux dangereux et de visions cauchemardesques.

Jakuta Alikavazovic, auteur pour la jeunesse et nouvelliste, signe un premier roman plein d'énigmes et de citations, à Dickens comme aux manuels scientifiques ou à l'art contemporain. Elle a la passion du détail et de ces mots comme seuls les dictionnaires médicaux peuvent en inventer. Son style, qui gagnerait à plus de simplicité, brasse néanmoins de très belles images.

. Article publié dans *Télérama*, 18 Septembre 2007, Marine Landrot

Qui cherche l'apaisement n'ira pas s'aventurer dans ce roman éthéré sur la tentation de la disparition. L'écriture médicale et hallucinée de Jakuta Alikavazovic ne soulève que des inquiétudes.

Comme le héros, revendeur de paradis artificiels porté par son enfer intérieur, le lecteur est sans cesse pris au piège de fausses bouffées d'oxygène insufflées au fil d'errances illusoires. Cet art de la déstabilisation captive par l'humour qu'il véhicule, en même temps que la tristesse qui s'en dégage.

Sur sa route, le narrateur croise un vieil écrivain qui roule ses cigarettes dans les pages de la *Pléiade*, quand il ne les avale pas tout rond. Cela pourrait l'amuser, mais le rire est un souffle trop dangereux, susceptible d'éteindre le brasier qu'il rêve de voir danser en lui.

Il aimerait se consumer d'amour, mais le feu n'existe dans son corps qu'au sens propre : cracheur de feu pour plaire à une femme inatteignable, il s'immole les mains pour détruire le papier serré dans sa paume, où figure son numéro de téléphone. Comment s'évaporer sans douleur, s'éclipser sans lâcheté, quitter le monde sans le fuir ? Jakuta Alikavazovic répond avec une honnêteté tranchante : c'est peine perdue.

- *Le Londres-Louxor*, Éditions de l'Olivier, 2010

Présentation de l'ouvrage :



Le Londres-Louxor
Jakuta
Alikavazovic

Une jeune femme, blonde depuis peu, entre au Londres-Louxor. Dans cet ancien cinéma des années 20 se retrouve la diaspora bosniaque de Paris. On y parle peu de la guerre, davantage d'affaires, et beaucoup des soeurs Vitch : Ariana et Esme.



Éditions de l'Olivier

En 1992, sur l'injonction parentale, elles ont rejoint un oncle installé à Paris depuis plusieurs années. Quinze ans plus tard, Ariana est comptable, Esme est écrivain.

L'une séduit les hommes, l'autre les comprend. Elles font partie des habitués du Londres-Louxor, mais, ces derniers temps, on y croise surtout Esme, à la recherche de son aînée partie sans explications.

Cette disparition émeut la communauté entière et pousse chacun à abattre ses cartes dans un jeu déroutant : l'évocation d'un pays d'origine dont l'histoire s'est éparpillée au fil de versions multiples ou dégradées, de fragments et de mythes.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Le Monde des Livres*, 7 Janvier 2010, Nils C. Ahl

Le Londres-Louxor, de Jakuta Alikavazovic : *beauté de l'incertitude*

Dans les ombres du Londres-Louxor, la lauréate du Prix Goncourt du premier roman en 2008 pour *le beau Corps volatils*, en état de grâce à la frontière du visible et de l'invisible.

On connaît pourtant les théâtres d'ombres et les lanternes magiques. En littérature, les personnages sont des êtres de papier et de pensée. Au cinéma, de lumière et d'ombre. L'illusion est sans illusion, rien ne saurait nous surprendre - à l'exception du second roman de Jakuta Alikavazovic, long poème romanesque aux formes et aux couleurs indéfinies, et pourtant précises. On le lit comme on joue à ne pas attraper la fumée qui se dérobe à notre main tendue. Au beau milieu d'une colonie de spectres, en équilibre sur le fil frontière du visible et de l'invisible.

Un cinéma, deux soeurs. L'une est introuvable, l'autre travaille à paraître. On pense à un film d'Alfred Hitchcock, ce qui tombe bien : dès la première scène, la cadette, Esme, surgit, teinte en blonde, silencieuse et raide. Plus tard, la référence est confirmée : « Elle ressemblait aux hitchcockiennes à mi-parcours (quand la panique commence à les gagner). » Prête-nom d'un écrivain d'âge mûr, la « jeune fille spectrale » est à la recherche de sa sœur aînée, Ariana, disparue sans laisser de traces.

Jakuta Alikavazovic, née en 1979, Prix Goncourt du premier roman en 2008 pour le beau *Corps volatils* (L'Olivier, 2007), prend le prétexte de l'intrigue la plus simple - une femme disparaît - pour un texte libéré, subtil, aux émotions raffinées. Deux personnages complètent le carré romanesque : l'amant d'Esme, l'horripilant Anton (un critique littéraire), et un cinéma qui ne projette plus de films, le Londres-Louxor, centre de gravité et scène de crime.

Devenu le quartier général de la diaspora bosniaque de Paris, dont les deux sœurs font partie, le Londres-Louxor est un bâtiment classique du renouveau égyptien fin XIX^e, début XX^e. Le premier plan du livre en est d'ailleurs le commentaire historique et architectural, voire mythologique, mélange à doses égales de réel et d'imaginaire, à l'image du livre à venir. Un programme, en quelque sorte. Comme un avertissement, mais de même nature que ceux que l'on trouve à l'entrée des tombeaux et des nécropoles.

Car l'une des grandes beautés de ce livre tient à son incertitude. Celle de ses personnages qui naviguent à vue, en deux dimensions, sans réelle consistance, points de passage et de confusion entre le visible et l'invisible. L'intime est au cœur du texte mais à la façon d'une scène, d'un espace. Ce n'est pas un roman psychologique, ou alors sans psychologie, et ses personnages ne sont que des ombres projetées sur la surface lisse d'une langue a priori impeccable. Dans un cinéma, rien de bien surprenant finalement, mais, quand même, il faut un sacré talent pour faire croire à la danse de ces ombres-là.

On pourrait douter de l'histoire sentimentale entre le faux écrivain et le critique, mais, comme dans *Corps volatils*, la naïveté des évidences et des apparences n'existe que pour dire au lecteur que l'essentiel est ailleurs. Un procédé de cinéma, en l'occurrence, un lieu commun qui contribue à l'équilibre miraculeux du roman. On se méfie des apparences au Londres-Louxor (les enfants de la guerre apprennent vite la dissimulation), on se méfiera également des pseudo-lieux communs du roman. C'est dans la vitalité des détails, les mouvements infimes de la langue, que s'affirme la seule vraie évidence du livre : le talent de Jakuta Alikavazovic.

Toucher un fantôme

Progressivement prisonnier d'un charme qui l'étrangle comme un lierre, lentement, au fil des pages, le lecteur reste pourtant toujours à la surface du texte, comme en apesanteur. Le personnage principal du *Londres-Louxor* en est en grande partie responsable. Glissant sans bruit dans le labyrinthe d'un cinéma déserté qui est celui de la mémoire, elle ressemble de plus en plus à une femme de pellicule descendue de l'écran, immatérielle, fascinante.

Les espaces qu'Esme traverse lui permettent de voyager dans un temps intime et collectif. De remonter jusqu'à la guerre des Balkans, jusqu'au siège de Sarajevo - dont le livre répète qu'il est "*le plus long de l'Europe moderne*". En réalité, il est sans fin, prolongé ici et maintenant, dans un lieu oublié, dans une autre ville, dans la mémoire commune

et les rumeurs. Le style égyptien a son importance car il est artificiel, fabriqué, copié, à l'antique. La rumeur est dans la pierre.

A la fin du livre, on ne sait plus du tout distinguer le réel de l'irréel et, plus important encore, le tangible de l'intangible. A tout prendre, il ne reste que le texte lui-même, momie patiemment emmaillotée d'un changement et d'une errance, à l'égyptienne. La disparition inaugurale d'Ariana ressemble de plus en plus à une évasion. À fréquenter les vieux enfants de la diaspora bosniaque (ils se rajeunissent pour ne pas être les témoins de la guerre), à feuilleter les faux livres d'Esme et le quotidien fantaisiste et vain de sa relation avec Anton, on saisit peu à peu le sentiment d'une urgence, un désir. La main se referme sur une poignée de fumée, on vient de toucher un fantôme.

Architecture de lumière

Authentique palais des vents, le *Londres-Louxor* (autant le roman que la salle) n'est qu'une façade. Ce qui se passe à l'intérieur n'a rien à voir. Mais certainement parce qu'elle est si belle (si bien écrite, en l'occurrence), l'illusion ne se défend pas d'en être une. Au contraire. En mettant à nu son architecture de lumière, comme en transparence, elle prend le lecteur par la main, le guide vers une autre vérité, immatérielle et littéraire.

Valery Larbaud (auquel il est fait référence de manière sibylline) faisait de même. Chose rare et précieuse, pour une fois, la comparaison stylistique n'est pas trop lourde à porter. Surtout, il ne s'agit pas d'un ersatz larbaldien de plus, sans saveur, confondant le cœur et le vêtement. Les origines littéraires de Jakuta Alikavazovic sont ailleurs, certainement en partie de l'autre côté de l'Atlantique. Sa langue en revanche est surchargée de références et de modèles français. On la croirait complice, légère, ironique, elle est tout le contraire - heureusement. Elle n'est pas qu'une langue, elle est un livre, elle est *Le Londres-Louxor*.

-
- *La Blonde et le Bunker*, Éditions de l'Olivier, 2012

Présentation de l'ouvrage :



« *Gray était amoureux. Anna, non.*

Gray dormait mal. Il errait dans la maison, contemplait ses verres d'eau ou la surface de son bain dans l'espoir de la voir lentement apparaître, comme une inconnue photographiée émerge peu à peu, affleure dans un bac de développement. Il se découvrit tout un imaginaire, toute une érotique des chambres noires. Anna lui manquait toujours, même lorsqu'elle était là. Il la sentait circuler autour de lui, la nuit ; en lui, même – sous son autre nature, volatile, caressante, chimique. »

Gray est l'amant de la blonde Anna, qui vient de divorcer du célèbre auteur des *Narcissiques anonymes*, John Volstead. À la mort de ce dernier, une ligne du testament charge implicitement le jeune homme d'une quête.

Érudit et ludique, *La Blonde et le Bunker* est aussi un grand roman d'amour.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Vogue*, 27 Novembre 2012, John Jefferson Selve

Il y a Anna, une héroïne platine, archétype de roman noir et photographe à succès. Il y a le mari John Volstead auteur glorieux d'un seul livre : *Les Narcissiques anonymes*. Ce qui lui valut en son temps la couverture du Time magazine où l'écrivain posa avec une jeune piéta blonde : est-ce Anna d'ailleurs ? Il y a Gray l'amant d'Anna, jeune intello à la dérive et à la poursuite d'une collection d'art que personne n'a jamais réellement vue : la bien nommée Castiglione. Voilà pour l'installation.

Jakuta Alikavazovic joue de tous ces codes. On pourrait craindre alors le méta-roman malin pour initiés mais ce n'est pas ça que nous lisons. *La blonde et le bunker* est nullement pontifiant. L'auteur y met de la rythmique, désossant par des ellipses les archétypes que nous avons tous en tête pour ne garder que l'essentiel. L'écrivain laisse vivre les vides, parfois elle les polit mais n'en rajoute pas : l'héroïne, l'amant, le *Rosebud* spectral que représente la collection ... Pour tout ça elle laisse des blancs et engage une réflexion faite de questions sur l'absence, la mémoire et ses traces dans l'art.

À notre mémoire donc de jouer avec ces interrogations vierges de réponses. L'enquête est là. Dans les creux et les interstices. Elle instaure une musique où notre culture des images et du cinéma comblerait les vacances pour les faire vibrer à travers une poursuite qui se métamorphose au fur et à mesure que l'on avance. Elle s'anamorphose même, se jouant avec un humour certain de tout ce qu'elle met à notre disposition.

Alors plus on se rapproche, plus c'est flou et éclairé.

L'amalgame mental prend corps avec le pressentiment esthétique de la perte comme faille et facétie : pourquoi cette course ? Qu'est-ce que conserver une œuvre d'art ? C'est là où l'auteur touche au mieux la réussite de ce livre. Dans ce point de rencontre paradoxal où tous les protagonistes de ce roman participent en s'effaçant. Le polar devient tremblé. Les convictions se relâchent, Jakuta Alikavazovic se joue des stéréotypes : ils dérivent en fonction des rayonnements narratifs de ses personnages. C'est la seule certitude qu'elle nous concède et elle est de plus en plus en solide.

Pour tendre vers ce mouvement talentueusement mené et captivant, la jeune écrivain possède le style nécessaire - précis et déplacé - de celui qui ordonne qu'on ne lâche plus ce roman joueur et audacieux dans sa forme et son fond. Il y a ici une langue et un esprit. C'est assez rare pour être souligné.

. Article publié dans *Télérama*, 8 Octobre 2012, Marine Landrot

Pour dissiper tout malentendu, la blonde est une « Dame de Shanghai » des temps modernes, et le bunker, une maison d'architecte où elle abrite à la fois son mari et son amant, dans des espaces totalement hermétiques.

L'allitération en *b* du titre fait partie de ces jeux dont Jakuta Alikavazovic se montre friande, depuis *Corps volatils* (2007) et *Le Londres-Louxor* (2010) : la romancière est une chimiste qui touille, amalgame, enflamme, au risque de la déflagration ou de la disparition. Comme son héroïne indolente, elle écrit les « *facultés lovées sous son front comme des serpents dans le froid* » et travaille « *sur la faiblesse de l'œil humain* ». Ses livres sentent toujours le soufre et le formol, les corps y évoluent en toute impudeur clinique, et la tentation de l'autodestruction les hante.

À quoi bon raconter l'intrigue, elle est fumeuse au sens physique du terme, comme dans un film d'Orson Welles, mais envoûtante de bout en bout. Largement située en chambre noire, elle s'éclaircit et s'assombrit, comme les clichés photographiques dans les bacs de révélateur. Très cinéphile, Jakuta Alikavazovic communique son amour charnel pour la pellicule, de film ou de photo, support à date de péremption dangereusement proche. Alors, la lecture se transforme en expérience limite. Peu à peu, le papier des pages se gaufre sous les doigts, et l'encre du livre devient tatouage.

. Article publié dans *Médiapart*, 10 Décembre 2012, Christine Marcandier

[...] Le roman fait alterner recherches sur l'histoire de l'art et récit, autour d'une même question : « *Doit-on considérer la perte comme une forme d'art ?* ». C'est un point d'interrogation sur un testament qui contraint Gray à enquêter, ce sont les mystères d'une photographie qui permettent à John de retrouver la voie de l'écriture, c'est la faille profonde de cette histoire qui la fait progresser, autour de chapitres qui collectent et enquêtent, tentent de cerner des zones d'incertitudes. [...]

. Article publié dans *Les InRocks*, 1^{er} Septembre 2012, Emily Barnett

Quel rapport y a-t-il entre une collection d'art introuvable, la photo culte d'un écrivain dans *Time Magazine* et un couple qui ne s'aime plus ? Aucun – sinon un même principe d'absence, un jeu de cache-cache avec la mort, l'effacement. La disparition était déjà le fil rouge du précédent roman de Jakuta Alikavazovic, *Le Londres-Louxor*, l'histoire de deux soeurs dont l'aînée s'est volatilisée. *La Blonde et le Bunker* soupèse le "paraître" et le "disparaître", évalue les chances d'une œuvre d'art d'être immortelle, d'un amour de durer.

Dès les premières pages, ce sont ces "Notes sur la conservation", de courts chapitres consacrés aux œuvres – sculptures en marbre, pellicules de film, archives sonores – et à

leur technique de préservation, qui frappent, déjouant les sirènes de la narration classique. *La Vénus de Cnide*, chef-d'œuvre de l'Antiquité, a disparu, tout comme *The Divine Woman*, le film perdu de Garbo. Dans ces conditions, comment la passion – humaine donc périssable – de la blonde Anna, photographe célèbre, et de John, ex-écrivain à succès, aurait-elle pu survivre ?

La Blonde et le Bunker raconte d'abord leur étrange cohabitation avec un amant de passage, Gray, gentil intello largué. Puis il sera vite question d'une série de photos à l'origine du cliché de John dans le *Times*, mises en scène par Anna à la manière d'une Cindy Sherman ou d'une Sophie Calle : une œuvre de pure dévotion amoureuse que l'artiste s'est appliquée à faire disparaître, au grand dam de son modèle. Parallèlement, et peu après le décès de celui-ci, Gray se voit confier la mission posthume de retrouver la trace d'une mystérieuse collection, appelée Castiglioni. Le voilà bientôt à Venise, devisant dans un palazzo avec un historien de l'art spécialisé dans les œuvres disparues.

On devine que Jakuta Alikavazovic assume complètement le côté casse-tête de son roman. Mieux, elle s'y tient coûte que coûte en prenant soin d'éviter, écrit-elle, " *la facilité* ". C'est peut-être cette " *peur* " qui la fait passer, avec une fluidité déconcertante, du vaudeville (revisité) au traité érudit sur l'art, de la performance au soap opera, du jeu de piste le plus stimulant au roman *mindfuck* qui se plaît à déconstruire la fiction – mentir, déjouer, détourner – jusqu'au dénouement s'offrant le luxe d'un trompe-l'œil.

Au final, *La Blonde et le Bunker* déroute, enchante et intrigue par sa totale liberté, son indifférence souveraine à nous laisser choir parfois sur le carreau. On chérit un grand nombre de phrases, on en relit certaines, pour être sûr de bien comprendre.

-
- Roman à paraître en Août 2017 : *L'avancée de la nuit*, Éditions de l'Olivier

Présentation de l'ouvrage :



Pour payer ses études, Paul travaille comme gardien de nuit dans un hôtel. Il est fasciné par l'occupante de la chambre 313, une certaine Amélia, dont le côté mystérieux et les déplacements suscitent les rumeurs. Un jour, la jeune femme disparaît. Paul apprend qu'elle est partie à la recherche de sa mère à Sarajevo.

Extrait de l'ouvrage :

Mais à l'hôtel il en va autrement, l'hôtel est le lieu de leur intimité, celui où ils se regardent, où ils s'approchent, farouches et fiers, jusqu'à sentir rayonner la chaleur de l'autre, de sa peau, avant même de l'avoir touchée. Avant même de l'avoir vue, cette peau qui n'attend que la caresse. Au début c'est Amélia qui descend, ils dînent d'un côté et de l'autre de la réception, au room service on n'a jamais vu cela, Paul est sur la sellette et fait mine de l'ignorer. Ils regardent les écrans de surveillance, les chaînes d'information continue que diffusent les écrans du hall. Au bout d'un moment, quelques semaines peut-être, un mois ou deux – Paul est entêté – il finit par monter. Par découvrir cette chambre que depuis longtemps déjà il imagine, cette chambre où *des choses se brisent* et qui l'obsède ; mais où, quand elle lui ouvre enfin, tout est normal, normalement à sa place. Les rideaux occultants. Le couvre-lit ; dont elle prétend (étendue dessus de tout son long, appuyée sur les coudes, toisant Paul d'un œil dont il ne sait pas s'il est provoquant ou ensommeillé) qu'il exhale des vapeurs chimiques, enivrantes, aspergé comme il l'est de retardateur de flammes – en cas d'incendie, dit-elle – et lui hoche la tête sans un mot, alors même qu'il n'a jamais, *jamais*, entendu parler de ce genre de pratique à l'hôtel. Ils discutent. En cercles concentriques, du plus impersonnel au plus intime, mais ceci d'étrange se produit que l'impersonnel et l'intime paraissent échanger leurs propriétés, et que la question du soda ou du film ou de la chanson préférée se retrouve chargée d'une importance vitale. Il y a des signes partout, qu'il faut apprendre à déchiffrer ; et la seule chose que l'on demande à ce rituel, à ce langage ésotérique, c'est qu'il les rapproche. Allongés sur le lit ils se tiennent peut-être déjà la main, ou peut-être simplement que leurs jambes se frôlent, par l'un de ces hasards simulés si délicieux qui ne sont pas encore une caresse mais déjà du courage.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRE
FRANCHE
COMTÉ RÉGIONAL
DU LIVRE